

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Amérique du Nord et la culture

Michel Morin, *L'Amérique du Nord et la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, 317 p.

Patrick Imbert

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Imbert, P. (1983). *L'Amérique du Nord et la culture* / Michel Morin, *L'Amérique du Nord et la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, 317 p. *Lettres québécoises*, (29), 52–54.



L'Amérique du Nord et la culture

Michel Morin et Claude Bertrand avaient publié, en 1979, dans la collection Brèches chez Hurtubise HMH, *Le territoire imaginaire de la culture* dont l'impact avait été d'autant plus fort que ce livre sortait nettement des sentiers battus. Il échappait continuellement à la volonté de borner l'individu dans un territoire géographique et matériel précis, ainsi qu'à la tentative toujours renouvelée, de la part de l'état, de limiter le plus possible l'individu (G. Orwell, 1984). Michel Morin, dans *l'Amérique du Nord et la culture*, pousse sa réflexion encore plus loin, aussi bien aux niveaux philosophique, sociologique que psychologique ou littéraire, puisqu'il étudie *Famille sans nom* de Jules Verne et *Les demi-civilisés* de J.-C. Harvey dans la dernière partie du volume.

Dès le départ, il réaffirme certaines idées fondamentales. Pour lui, l'Amérique du Nord est d'abord une Idée, un territoire imaginaire (comme peut l'être aussi une ville; D. Preziosi, *Architecture, Language and Meaning*) échappant, en grande partie, à toutes les territorialisations. Il en est de même pour le Québec et, de ce fait, Michel Morin remet en cause un certain nationalisme tentant de se réaliser dans un espace géographique restreint. L'élément essentiel, pour Michel Morin, et qui est particulier à l'Amérique du Nord, par opposition aux civilisations européennes, c'est que l'Amérique repose sur la confluence de millions de migrants qui oeuvrent perpétuellement dans une mouvance et une évolution continue, afin de constituer et de rééquilibrer sans cesse ce territoire imaginaire. En celui-ci, chacun s'inven-

te, se crée et se récrée dans une évolution incessante. Ce qui passe donc les siècles, comme pour la diaspora juive, n'est pas le territoire physique mais bien l'Idée, le territoire imaginaire, le dynamisme de la réinvention. En cela, Michel Morin rappelle les deux tendances évoquées soit par L.P. Desrosiers, dans *Nord-Sud*, au sujet des différences fondamentales entre l'habitant sédentaire et le coureur des bois, soit par J. Languirand dans l'essai intitulé *Le Québec et l'américanité*, publié à la suite de *Klondyke*.

À partir de cette conception, Michel Morin analyse la place de l'homme d'Amérique dans le monde en confrontant l'individu et l'état, le marxisme et le libéralisme et en procédant, à l'aide de Nietzsche et de Hegel, à une étude fouillée de l'idéologie et à une lecture des attitudes et des conduites inspirée de la psychanalyse. Michel Morin commence d'ailleurs assez directement. Il nous plonge d'emblée dans une réflexion approfondie qui se soutiendra pendant 300 pages: «Le socialisme comme le nationalisme font appel au désir d'auto-annihilation du sujet qui s'est historiquement exprimé à travers les grandes religions, mais qui aujourd'hui s'exprime à travers l'idéologie.» (p. 19)

Michel Morin souligne alors que, souvent, la conscience qui s'est dégagée de la religion et de son univers sémantique protecteur et hiérarchique prend peur et tend à rechercher la sécurité (Erich Fromm, *Escape from Freedom*). Les sociétés les plus homogènes et qui ont longtemps vécu dans le respect de la hiérarchie, sont aussi les moins ouvertes au libéralisme (voir l'Amérique latine mar-

quée au départ par la Contre-Réforme) et les plus susceptibles d'offrir prise au totalitarisme. Le nationalisme canadien-français est donc «tendanciellement totalitaire» (p. 25) car il repose sur une aspiration au réductionnisme, au centralisme et à l'idéologisation de tous les fonctionnements sociaux qu'entraîne la constitution d'un état monolithique: «C'est ainsi que la culture sera devenue celle d'une poignée d'intellectuels et d'artistes spécialisés dans la chanson et le folklore, la poésie du pays et autres réalités du terroir, sans que l'on se demande où sont passés, dans cette représentation, les scientifiques, les philosophes, les architectes, les peintres abstraits, etc.» (p. 26).

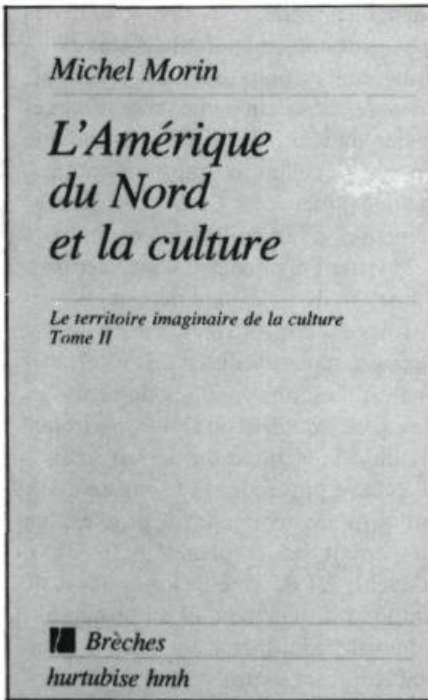
Or, pour l'individu qui a fait l'expérience du résultat (guerres, charniers, goulags) des idéologies (J.M.Wyl, *Québec Banana State*) qui ont dominé et qui dominant toujours le 20^e siècle (voir les rapports d'*Amnistie internationale* ou Oriana Fallaci, *Un homme*), ce qui importe, c'est la liberté qui est réalité élémentaire, liberté de se développer, de se déplacer, de se réunir avec d'autres, de s'exprimer, de s'opposer aux instances en place, «de parler la langue qu'il (l'individu) aura choisi de parler et donc d'en changer s'il en décide ainsi» (p. 28). L'individu attend donc de l'état avant tout la protection de ses libertés individuelles.

Nous voilà rendus au libéralisme et à l'état libéral (et ce n'est pas contradictoire avec ce qui est affirmé précédemment, notamment au sujet du choix linguistique) qui doit reconnaître les droits nationaux de l'individu, ses droits linguistiques, ses droits au travail, à la grè-

ve et à une certaine sécurité sociale. Le libéralisme, qui ne doit pas non plus être confondu avec diverses théories fondées sur une distorsion de l'individu, afin de le réduire à des rapports marchands (p. 76) comme dans l'école économique de Chicago (Henri Lepage, *Demain le capitalisme*), est, en ce sens, le seul mode de vie qui inscrit le changement dans son fonctionnement. La révolution, elle, qu'elle soit marxiste ou autre, l'arrête (p. 39) car la machine bureaucratique régularise le répétitif et l'éternel retour à l'instant, en se servant, dans les faits, comme dans l'information, des mêmes discours masquant pénurie et terreur sous quelques vocables idéologiques et dont le plus chargé est *Pravda* (signifiant la vérité en russe) (M. Voslensky, *La Nomenklatura*).

M. Morin, face à la révolution, aux mouvements de libération nationale, tous à tendance socialisante et centralisatrice, discerne, comme les auteurs du *Report on the Governability of Democracy to the Trilateral Commission*, certaines angoisses liées à un certain vide, assez répandu, dans les sociétés occidentales. Ce vide de l'ennui qui s'instaure quand l'insécurité diminue, entraîne l'individu à se laisser fasciner par la mort, la violence (thanatos). Étant donné que, souvent, il n'est pas encore dégagé de tout un système hiérarchique, il s'abandonne à des courants pseudo-libérateurs tentant d'organiser les consciences autour de la frustration (p. 48). Tout processus de libération «organisé», manifeste bien, dans sa volonté de massification, la difficulté de l'individu qui n'est pas libre, qui ne s'est pas pris en main, qui ne s'affirme pas dans son unité et dans ce qu'il a d'unique. C'était bien déjà la problématique soulevée par Bérénice Einberg, dans *l'Avalée des avalés* de Ducharme (1966), rejetant toute hiérarchie, tout pouvoir sur elle, mais dans une volonté destructrice. M. Morin parle, lui, de la volonté d'affirmation de l'individu, de la conscience vraiment libre et en possession de ses pouvoirs et qui peut donner un sens à sa vie, sens qu'aucun état ne peut procurer mais dont, dans les meilleurs cas, il peut favoriser la recherche (p. 75).

Sur ces considérations, M. Morin fait un rappel historique de l'Amérique du Nord et de son territoire imaginaire. Il souligne que l'Européen, qu'il soit écrivain, philosophe ou autre, n'a jamais été



capable d'envisager l'immense apport de l'Amérique du Nord à l'univers. Au 18^e siècle, l'Amérique n'était que prétexte à exotisme ou à digression philosophique ramenant à des thèmes européocentriques. Le «caractère inédit» (p. 9) de la réalité américaine n'est jamais soupçonné, contrairement à des penseurs comme Th. Paine pour qui le citoyen américain est libre et citoyen du monde. Ce ne sont ni les critiques de Stendhal, ni les références balzaciques à l'échec du *Champ d'asile*, au Texas, où l'on avait envoyé les grognards napoléoniens se refaire après la défaite, qui ouvrent sur cette aventure extraordinaire et essentielle, pour l'univers entier où l'homme est plongé, partout au 19^e siècle, soit dans le colonialisme soit dans des sociétés dictatoriales ou des régimes aristocratiques (L'Islande et quelques autres pays seraient à excepter). Ainsi, cette Amérique du Nord qui se défait et se refait sans cesse, ce qui justement fait sa force, est nettement éloignée de l'idée révolutionnaire et d'un certain socialisme: «En ce sens, l'idée révolutionnaire et son rejeton socialiste est une idée typiquement européenne, en ce qu'elle reprend à son compte et intériorise, en la poussant à sa limite, une certaine conception de la hiérarchie sociale, fortement dualiste, axée sur le rapport dominant/dominé, et placée sous l'égide de l'autorité dernière d'une élite à laquelle on s'entend à reconnaître le statut émérite de formulatrice de conscience, jusque dans la contestation qu'on peut lui opposer.» (p. 82)

Toutefois, en Amérique du Nord, on n'a pas parallèlement exploré l'âme et l'esprit des lieux et des oeuvres. À ceci se sont substitués la production, le machinisme (J. Le Moyné a bien senti cela dans *Convergences*), unifiant les différentes cultures enracinées dans le passé européen. De nouvelles façons de sentir, de parler n'ont été que peu entreprises et l'Amérique, de ce point de vue, a repris le modèle européen, en retenant la séparation des langues et en n'acceptant pas de véritable influence de la part des langues amérindiennes. On en connaît les différences énormes (dans la vision du monde qu'elles proposent) d'une part, entre elles, et, d'autre part, avec le fond indo-européen (B.L. Whorf, *Linguistique et anthropologie*; C. Castaneda, *Voyage à Ixtlan*) et notamment la méfiance de la société indienne à l'égard de tout pouvoir. Ainsi, le destin culturel est le principal impensé de l'Amérique du Nord. Quant à la «surestimation de la différence «québécoise» elle procède d'une réflexion insuffisante sur la réalité nord-américaine, de façon à faire triompher un esprit national à l'européenne sur une expérimentation culturelle inédite à laquelle peut se prêter tout aussi bien l'une ou l'autre langue.» (p. 114). Et les intellectuels, eux-mêmes, n'ont pas une vision nette de l'américanité. D'après M. Morin ce sont des idéologues présentant une vision exclusive et dualiste de la réalité. Ils sont donc incapables d'appréhender le réel; ils sont en même temps coupés de la culture populaire en prise directe sur les courants profonds nord-américains. Cette culture refuse nettement l'état tentaculaire (comme le jeu de bascule entre les partis opposés et les niveaux de gouvernement, entre le provincial et le fédéral, de la part des électeurs québécois le prouve) dans un dynamisme ouvert aux migrations.

À partir de toute une lecture sociologique, philosophique et culturelle de la société américaine et des textes des littératures européenne, québécoise et américaine, M. Morin se concentre sur *Famille sans nom* de J. Verne et pose le problème du rapport au père dans la société canadienne-française, abandonnée, orpheline après la conquête. Il souligne bien qu'il est désormais impossible de retrouver le Père et que toute substitution est inadéquate qu'il s'agisse du père illusoire qu'est le prêtre ou de l'ersatz de

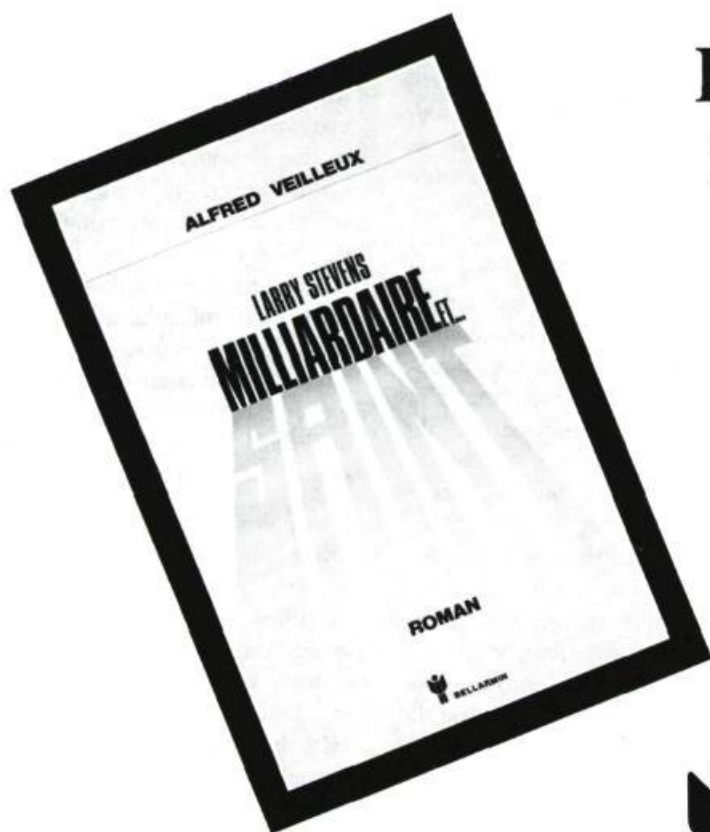
père qu'est l'état. Il faut donc assumer la situation d'orphelin et en dégager le positif, c'est-à-dire, puisque le modèle est absent, la possibilité de la prolifération des identités, de leur dissémination dans le grand courant nord-américain. Il faut échapper aussi à la maternisation de l'univers réalisée à travers l'obsession concernant la langue et la culture qui, pour le Canadien français est avant tout une culture nord-américaine (p. 174). J.C. Harvey, dans *Les demi-civilisés*, souligne, lui aussi, la place vide du père et la présence d'un père adoptif, frondeur qui opte pour le progrès et la démocratie et qui tend, comme le héros, vers un univers dégagé des frontières nationales. Ceci est encore plus évident dans *L'homme qui va* du même J.C. Harvey.

Ainsi, à travers cette lecture de notre univers quotidien nord-américain, de notre société, de nos textes littéraires, de nos phantasmes, de nos espoirs et de nos tentations, M. Morin introduit à une redécouverte des textes de J. Verne et de J.C. Harvey qui sont enrichis par une

culture bien réelle, celle-là qui, au fil des pages, sait nous prendre dans son dynamisme, tout en nous déroutant et en nous ramenant au cheminement de l'appréhension du réel. M. Morin nous indique bien que la culture et son territoire imaginaire est menacé à l'espèce, à la race, à la nation, à la famille, à la collectivité (p. 311) car l'homme doit s'inventer dans sa liberté, dans le déploiement de ses pouvoirs et dans l'invention d'un monde autre, échappant à l'idée de culture nationale qui est une contradiction dans les termes: «L'Archipel du Goulag se trouve en Union Soviétique, on le sait, mais à une échelle plus réduite et sous un mode surtout moins repérable, il prolifère un peu partout sur la planète.» (p. 315). «L'avenir est du côté des individus, de l'individu instaurateur de sa propre loi, se donnant à lui-même son propre testament, forgeant sa propre langue; de l'individu inventeur de son mode de vie, aussi bien son mode d'alimentation propre, son mode d'habillement que son mode de rapport à l'autre, et à la sexualité; de l'individu franchisseur de fron-

tières, de religions, de cultes, et de langues; lié à l'autre dans et par la différence, éprouvant dans son corps et son esprit tous les degrés de puissance et d'intensité.» (p. 316). C'est donc par l'universalisme complet que la singularité profonde de chaque individu sera réalisée dans une affirmation toujours plus grande d'une liberté véritable et complète, échappant à la tentation inhérente à tout état occidental ou non. □

Michel Morin, *L'Amérique du Nord et la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, 317 p.



Nouveauté

LARRY STEVENS MILLIARDAIRE ET...SAINT

222 pages, \$9.95

Sans être un réquisitoire,
ce roman pose les *bonnes* questions.

Pourquoi l'Église, entourée de riches, ne canoniserait-elle que les pauvres?

Ne pourrait-on voir dans cet ouvrage l'origine d'une révolution sociale à l'intérieur même du capitalisme?

Un roman qui ne laissera aucun lecteur indifférent.

Pour qui prendrez-vous parti?

Éditions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal H2P 2L9
Tél.: (514) 387-2541

